

— Va-t-en gagner ta vie où tu voudras, peu m'importe, mais ne reviens jamais frappé à la porte de la maison, elle ne s'ouvrira pas. Et si jamais tu entres sous bois, ne passe pas à la portée de mon fusil, car si j'avais bu un coup de trop, je pourrais bien te rouler comme un lièvre au déboulé !

Puis il étendit la main et dit encore :

— Va-t-en ! je te renie ! ..

Et il ramassa son fusil, tourna le dos à Nicolas tout frémissant et reprit le sentier qui, du haut de la roche, descendait dans la forêt.

VII

LA MADELINE

Le petit Nicolas demeura longtemps immobile, muet, les cheveux hérissés par l'horreur, en haut de la roche du Trou-de-Satau.

Il vit d'un œil hébété son père descendre, puis disparaître sous bois. Un moment il espéra que Martin-l'Anguille se retournerait et lui ferait signe de le rejoindre. Mais le braconnier ne détourna point la tête.

Dans son esprit étroit, dans son cœur haineux, Martin jugeait que la condamnation de son fils était juste. A ses yeux, le plus grand des crimes était de sauver la vie à un gendarme.

Alors avec cette lucidité d'esprit merveilleuse qui est particulière aux enfants, Nicolas envisagea sa situation.

Il était banni du toit paternel. Mais cette disgrâce n'était-elle pas une délivrance ? Et n'avait-il pas cent fois demandé à s'en aller gagner sa vie au loin, tant il avait peu de goût pour l'abominable métier de son père et de ses frères ?

Certes, jamais l'occasion ne se fût présentée plus belle, et cependant Nicolas se mit à pleurer. Il pensait à sa pauvre mère aveugle, à la Mariette, sa sœur, et aussi au petit Jacques son besson. Les enfants aiment qui les aime.

Matthieu et Martinet s'étaient toujours montrés méchants envers Nicolas, et Martin avait élevé son fils avec d'autant plus de dureté que le métier de braconnier ne lui plaisait pas. Mais Jacques, tout en partageant les mauvais instincts de la famille, aimait Nicolas son frère jumeau, et Nicolas l'aimait. Ne plus manger de pain de la maison, ce n'était rien pour le petit Nicolas : il trouverait bien à utiliser ses deux bras ; mais partir sans voir sa mère, son frère et sa sœur, c'était là une pensée qui lui déchirait l'âme.

Nicolas, dans son enveloppe chétive et souffreteuse, avait le cœur d'un homme ; il eut bientôt pris son parti.

— Je les verrai, se dit-il, dût mon père me tuer !

Passer une journée sans manger n'était rien pour lui.

Il demeura tout le jour couché sur la roche, exposé au froid ; mais, de ce lieu élevé, il explorait les alentours.

Le jour baissa, le soleil disparut dans un lineul de brouillards jaunes, et les cloches du village voisin commencèrent à sonner pour la fête du lendemain, car le lendemain, on le sait, c'était Noël.

Or Nicolas s'était dit :

— La Mariette ira bien sûr à la messe de minuit avec la mère, et peut être bien Jacques, mon besson, les accompagnera. Mon père, Matthieu et Martinet n'y vont jamais, eux.

Quand la nuit fut tout à fait close, l'enfant quitta la roche et redescendit sous bois. Il savait un chemin qui allait droit à Salbris, sans passer près de l'étang et de la maison de Martin-l'Anguille. { Nicolas le suivit.

Ce chemin longeait des champs de la ferme de Jean Féru.

Nicolas avait faim ; comme il approchait de la ferme, il se prit à penser que Jean Féru était un homme charitable, et qu'il ne lui refuserait pas un morceau de pain et une assiettée de soupe.

Il alla donc frapper à la porte de la ferme.

Les fils de Jean Féru étaient à Salbris ; la mère Féru était allée à Romorantin vendre ses oies, car c'était un samedi et jour de marché par conséquent.

Jean Féru lui-même était absent. Le fermier était chez un de ses voisins.

La Madeline était toute seule.

Elle était tristement assise devant le feu, sur lequel bouillait l'énorme marmitte qui contenait le souper de la famille.

Ses pauvres yeux étaient rouges ; car elle aimait Martinet et son père lui avait formellement signifié que jamais il ne donnerait son consentement au mariage.

Quand elle vit entrer Nicolas, furtif et tremblant, et se demandant si on n'allait pas le mettre à la porte, elle crut qu'il lui apportait un message verbal de son frère.

La Madeline était une fille entêtée dans ses idées, et plus on la voulait séparer de Martinet, plus elle songeait à le rejoindre.

— Ah ! te voilà, petit ! lui dit-elle ; est-ce que tu viens de la part de ton frère ?

— Non, dit Nicolas, je ne l'ai point vu aujourd'hui.

— Seigneur Dieu ! exclama la Madeline, est-ce qu'il lui serait arrivé malheur ?

— Oh ! non, dit l'enfant, mais je ne viens pas de la maison.

— Et d'où viens-tu ?

— J'étais sous bois, à tendre des collets, répondit Nicolas embarrassé.

— Ah ! bien, fit la Madeline, faudrait pas dire ça à mon père, il te chasserait comme il a chassé Martinet hier.

Nicolas redevint timide.

— Il n'est donc pas ici, ton père ? dit-il.

— Non. Mais il ne tarde que le moment d'arriver, répondit la jeune fille, se servant d'une locution familière dans le centre de la France.

— Et tu crois qu'il me chassera !

Tout en faisant cette réflexion, le petit Nicolas regardait d'un œil avide un gros pain placé sur le bord de la huche.

— Il n'aime ni toi ni les tiens, dit tristement la Madeline, surtout depuis qu'il s'est mis en tête de me marier avec le gros François, mon cousin qui est dans le Val.

L'enfant regardait toujours le pain, et il écoutait chanter la marmite, et la chanson monotone avait pour lui une harmonie infinie.

Mais la Madeline était toute à son idée.

— Non, dit-elle, il ne me veut pas donner à Martinet, mais Martinet et moi nous sommes promis.

Puis regardant Nicolas :

— Mais tu as l'air tout bleu de froid, mon mioche, dit-elle. Chauffe-toi.

— Le temps est dur, dit Nicolas.

— Si j'étais sûre que mon père ne se fâchât point, je te dirais bien de rester à souper avec nous, poursuivit la Madeline, mais il a la tête montée rapport à vous.

— Je te remercie, répondit Nicolas ; donne-moi un morceau de pain, c'est tout ce que je te demande.